

notre mission de s'occuper des populations de la haute vallée de l'Orange que nous entourons de deux côtés, en deviendrait plus évident et plus urgent que jamais.

L'orthographe de la carte est celle que l'on suit dans nos écoles et dans nos imprimés ici. Elle correspond, d'après l'alphabet accepté, à la prononciation indigène. Il nous semble plus juste d'employer cette orthographe, sur une carte surtout, plutôt que d'introduire ou de conserver l'emploi de transcriptions toujours défectueuses et inadéquates.

F. HERMANN KRUGER.



UNE LEÇON DE GÉOGRAPHIE OU HUIT JOURS DANS LE
HAUT-LESSOUTO

Voulez-vous m'accompagner? Il fait bien un peu froid; le ciel est encore gris, sauf à l'orient, au-dessus du Makhuarane, où il commence à prendre une nuance orangée; l'herbe de la vallée est couverte de gelée blanche, et les minces couches de glace qui ternissent quelques flaques d'eau près du Lerato crépitent en s'étoilant sous les sabots de nos chevaux. Aussi Mica, le garçon qui m'accompagne, s'enveloppe-t-il jusqu'aux oreilles dans sa couverture bigarrée; il trouve que c'est une cruauté de se mettre en route de si grand matin. De fait, la main qui tient la bride devient désagréablement raide, et les chevaux semblent tout engourdis; ils exhalent leur mauvaise humeur en soufflant bruyamment par leurs narines deux jets d'air qui se condensent aussitôt en buée.

C'est que la route à parcourir est longue, et nous sommes en hiver, au milieu de juin, l'époque des journées les plus courtes. Il faut donc partir de bonne heure. Du reste, l'escarpement supérieur de Kémé s'éclaire déjà de rose, et une demi-heure plus tard on ne voit plus de la gelée blanche que quelques

gouttelettes de rosée qui, enluminées par le soleil, prennent sur l'herbe roussie des éclats de rubis. Nous chevauchons vers le nord, en suivant autant que faire se peut la ligne droite, sans nous préoccuper de la route des wagons. Ce n'est qu'à l'approche des ravins qu'il faut dévier à la recherche d'un sentier pour descendre ou remonter en biais les talus abrupts et escarpés. Ces fissures, au fond desquelles coule une petite rigole, sont le plus souvent plus profondes que larges; leur profondeur est tantôt de 2 mètres, tantôt de 8 à 10 mètres. Il y a cinquante ans, ces ravins étaient fort rares, presque inconnus; maintenant, ils sillonnent et déchirent tout le pays; on en rencontre dans toutes les directions, deux ou trois sur un parcours d'une heure, et les progrès qu'ils font sont effrayants.

Derrière la station de Bérée, les enfants missionnaires de la première génération se rappellent d'avoir souvent sauté par-dessus un mince filet d'eau qui séparait le jardin d'une plantation de saules et de peupliers; actuellement, il y a là un ravin large de 12 à 15 mètres et d'une profondeur d'environ 10 mètres; les parois en sont à pic; et, dans le fond du ravin, il se creuse une nouvelle crevasse large de 2 mètres et déjà profonde de près d'un mètre; c'est là que coule encore le mince filet d'eau qui, grossi par les pluies d'orages, se transforme en torrent colère, et continue son œuvre de destruction. Voilà comment les ruisseaux du Lessouto, et de l'Afrique du sud en général, drainent le sol au lieu de l'arroser.

Après trois petites heures, nous traversons la Phuthiatsana pour faire une halte et desseller sur l'autre rive, à 3 ou 4 kilomètres en aval de Masianokeng, une annexe de Thaba-Bosigo (1). Pendant que les chevaux paissent, on s'étend sur

(1) *Thaba-Bosigo*, que M. Kruger a adopté pour sa carte et cet article, est l'orthographe *étymologique*, mais les Bassoutos prononcent invariablement *Thaba-Bossiou*, comme nous avons toujours écrit et continuerons à le faire dans ce journal. (Note des Réd.)

l'herbe, on ouvre le sac aux provisions, on se restaure. Puis, il faut rattraper les bêtes, seller, boucler la valise, et on repart. Nous passons à près de 4 kilomètres à droite de Maseru, dont nous n'apercevons, entre deux versants de collines, que quelques bâtisses blanches, voilées à demi et couronnées par le sombre feuillage des eucalyptus. C'est la résidence officielle de l'autorité coloniale ; mais l'endroit a été fort mal choisi : il n'y a point d'eau. Cela fait que le représentant du gouvernement demeure à Morija, et que même le magistrat du district de Maseru pense à s'établir ailleurs qu'à Maseru.

On peut chevaucher au Lessouto des heures entières sans rencontrer âme qui vive (1). Mais voici un groupe remarquable à tous égards : un Mossouto vêtu d'une peau crasseuse est monté sur un bœuf ; il a une marmite attachée sur le dos, les trois pieds en l'air, et un petit enfant en croupe. Deux garçons et une fille chassent devant eux un autre bœuf chargé de toute la propriété mobilière de la famille : quelques peaux, une natte ou deux, et quelques bâtons, parmi lesquels on distingue un fusil soigneusement enveloppé. Une femme les suit ; elle porte sur la tête une pile de pots ronds en terre cuite, et sur le dos un nourrisson recoquillé dans le *thari*, peau souple dont deux coins sont liés sur la poitrine. en passant l'un sur l'épaule, l'autre sous l'aisselle de la mère, les deux autres à la taille. Tout le groupe, hommes, bêtes et effets, forme un ensemble d'une seule couleur, un brun sale, tirant sur le rouge. En les dépassant, nous échangeons les questions d'usage, entre autres : *Le ea kae?* où allez-vous ? — *Ha Masôpha!* chez Massoupa ! répond le chef de famille. Ce sont des mécontents qui vont grossir la troupe du chef, dans le district duquel on ne paie pas l'impôt du gouvernement colonial. Massoupa est actuellement le chef le plus national, le plus populaire parmi les

(1) Il faut se souvenir que ce voyage s'est effectué en hiver et que les Bassoutos sont par nature très frileux. (Note des Réd.)

Bassoutos, et l'on voit assez souvent des gens, quelquefois des troupes nombreuses, qui émigrent chez lui.

Vers midi, nous passons le Calédon; comme il n'a pas plu depuis trois ou quatre semaines, les chevaux n'ont de l'eau que jusqu'aux sangles. Le Calédon ou Mogokare, comme l'appellent les indigènes, forme, depuis la dernière guerre avec les Boers (1868), la frontière occidentale entre le Lessouto et l'Etat-Libre de l'Orange. La rive boer est moins montagnueuse, plus fertile. De distance en distance on voit une ferme, entourée de quelques arbres, et ayant de loin un air morne et monotone. Au delà de la rivière, nous apercevons la vallée de Bérée. C'est une des stations les mieux situées; le verger de Bérée est renommé au Lessouto; on n'y admire pas seulement des pêchers et des amandiers, mais un poirier remarquable, de grands citronniers et de beaux orangers.

En face de Ladybrand, nous dessellons encore une fois au bord d'un petit ruisseau. Ce n'est plus du froid que l'on souffre maintenant. Le soleil darde sur l'herbe sèche; nul arbre ne se voit à l'horizon; il n'y a pas même un rocher dont l'ombre reposerait l'œil des vibrations de l'air échauffé. Il faut se contenter et se réjouir du petit abri qu'offre la selle posée par terre.

Sur une colline, non loin de là, nous commençons à distinguer la montagne de Mabouléla; mais il faut encore deux heures de bonne course en pays à peu près plat pour arriver au ruisseau au-dessus duquel s'élève la station. Le crépuscule commençait déjà dans l'étroite vallée lorsque nous y arrivâmes. De magnifiques troupeaux de plusieurs centaines de têtes de bétail rentraient au village en soulevant des flots de poussière; les bœufs balançaient gravement et en cadence, avec leur pas tranquille, les deux longues cornes qui semblent appesantir leur front, tandis que les veaux bondissaient lourdement et capricieusement, la tête baissée, la queue en l'air. Voici le grand jardin de la station, tout dépouillé déjà,

et enfin voici la maison en briques rouges, à toit plat, à portes et cadres de fenêtres peints en vert.

Il nous a fallu huit heures et demie de marche, sans compter les haltes, pour aller de Morija à Mabouléla. La distance parcourue doit être de 75 à 80 kilomètres.

Dirai-je que la famille Keck nous reçut cordialement ? L'hospitalité souvent difficile, quelquefois impossible en Europe, redevient dans ces pays une vertu domestique et une bénédiction.

Après une journée de repos accordée aux montures — et aux cavaliers, — nous repartons, le lendemain, un peu après le lever du soleil. M. Casalis nous fait observer un singulier effet de mirage qui fait paraître au-dessus de l'horizon nord des montagnes que l'on n'aperçoit pas en temps ordinaire. Une grande heure et demie de marche vers l'orient nous transporte de nouveau sur les bords du Calédon. Chaque fois que du fond d'un vallon l'on remonte sur la hauteur, le panorama des Maloutis se déroule devant les regards. Derrière les tables isolées du premier plan, s'étend comme une longue échine à vertèbres saillantes la chaîne proprement dite ; son profil rappelle de loin celui des Pyrénées vues d'Orthez ou de Perpignan. On devine qu'une chaîne parallèle s'allonge derrière cette première rangée ; mais on n'en aperçoit que quelques pics imposants voilés dans les teintes violacées du lointain. Des bords du Calédon, les cimes qui paraissent le plus élevées sont la pyramide de Kokolosing derrière Lérivé ; la masse grandiose de Sefikeng derrière Thaba-Bosigo ; plus loin les arêtes aiguës du massif de Machacha, et, vers le sud, dans la direction de Morija, le petit ballon basaltique de Thaba-Telle (1) ; la plupart de ces cimes dépassent l'altitude moyenne de la chaîne d'environ 400 mètres. Le ton roux dont

(1) Le sommet de Thaba-Telle, que nous avons escaladé dernièrement, depuis Morija, est, autant qu'on peut se fier à l'hypsométrie barométrique, à 810 m. au-dessus de la station de Morija, et à environ 2,400 m. au-dessus du niveau de la mer.

l'hiver et les chaudes teintes du soleil habillent ce paysage général en rehausse l'austérité. Il n'y a là rien de riant; même le pittoresque fait défaut dans la vue d'ensemble; le vert vigoureux d'une forêt ne tranche pas sur le gris bleuâtre d'une muraille de rochers; mais on est saisi par cette uniformité sauvage, imposante et monotone. Le Sahara, par une journée d'automne, a les mêmes nuances, et produit une impression semblable.

Le Calédon a sur toute la frontière du Lessouto une largeur qui varie entre 25 et 40 mètres. Sur tout son parcours il est très encaissé; ses berges, le plus souvent presque à pic, sont hautes de 12 à 15 mètres. Le courant est rapide et interrompu par un grand nombre de chutes qui rendent impossible toute navigation. Ordinairement, les endroits guéables sont nombreux; mais il suffit d'un orage violent pour rendre le Calédon impassable, même au moyen des caisses carrées et plates, amarrées en quelques endroits, et que l'on veut bien appeler des bacs. Pendant la saison des pluies, il déborde assez souvent.

Avant de le traverser en face de Péka, nous profitons pour desseller de l'aimable hospitalité de M. Brummage, un marchand établi sur la rive boer. Rien de plus curieux en son genre que ces magasins ou « *winkel*, » comme les nomment les indigènes en employant un mot hollandais. La boutique d'un mercier de province est un magasin de spécialité en comparaison de ces entrepôts. On y trouve tout ce que le cœur d'un Mossouto peut désirer : des couvertures de laine ou de coton aussi multicolores que possible, des seaux et des gamelles, des selles et des brides, du tabac, des vêtements tout confectionnés, des boîtes de sardines et de confitures, des chapeaux et des chaussures, du papier et des plumes, du fer en barres et en tringles, des cols et des cravates, des planches et des poutres, des perles de verroterie et des relève-jupes, des jougs de wagon et des toilettes de mariées en blanc, avec couronne et voile flottant, de l'eau

de Cologne et de *l'Enos'fruit salt*, la panacée à la mode, etc., etc..., le tout de la plus mauvaise qualité possible et à des prix exorbitants. Le marchand fait fortune, et tel Mossouto se prend pour un « *gentleman* » accompli, quand, accoudé sur le comptoir tout rouge et luisant d'ocre, il inaugure une boîte de sardines, sans fourchette ni pain. C'est ainsi qu'on jette le pont entre la barbarie et la civilisation. A quoi bon le christianisme ?

Il faut ajouter, cependant, que deux ou trois d'entre les marchands établis au Lessouto sont honnêtes et nullement hostiles aux travaux missionnaires. M. Brummage paraît être de ce nombre.

Depuis le gué de Péka, on passe entre la montagne et la rivière jusqu'à Tsikoane. Auprès d'un ruisseau dont le nom m'échappe, on laisse à gauche la station catholique du Père Gérard. Nous faisons halte en vue de cette montagne, une des plus intéressantes que j'aie rencontrées jusqu'ici. Les parois verticales du plateau supérieur doivent avoir une hauteur d'environ 200 mètres. C'est un bloc gigantesque de grès rouge tout nu. Ça et là seulement, dans une fissure, quelque arbuste rabougri, obstiné à vivre, végète on ne sait trop comment ; un peu plus haut, les frises blanches qui festonnent un ressaut du roc trahissent quelques aires de vautours ; nous en apercevons les propriétaires au-dessus de nos têtes, faisant des rondes, comme s'ils nageaient dans l'azur du ciel.

Après avoir laissé paître les chevaux entravés, nous passons sur la terrasse inférieure de Tsikoane, nous traversons le courant bleu et froid de la Tlotse, et nous faisons l'ascension du contrefort opposé qui a reçu le nom de Tlotse-Heights. Les ritualistes y ont une station missionnaire. C'est là aussi que se trouve, depuis le commencement des hostilités (septembre 1880), un des camps de *Mateketa* ou *Mateketoa*, un néologisme datant de l'origine de la dernière guerre. Un *leteketa* (singulier de *mateketa*) est un homme qui a échangé

son fusil contre un certificat du gouvernement colonial, en anglais *ticket*, d'où par prononciation *sessouto teketa*. En style colonial et officiel, ces hommes sont appelés les loyaux. Actuellement encore plus de 1,700 hommes campent sur un coin de cette plate-forme; leurs huttes, serrées les unes contre les autres, ne laissent que d'étroits passages, où grouillent, au milieu des ordures, environ 500 enfants. Jonathan Molapo, qui a pris le parti du gouvernement colonial contre son frère Joël, et que l'on peut considérer comme l'incarnation du type *leteketa*, réside dans ce camp retranché, ainsi que N. Makotoko, le chef de la station de Lérivé. La plupart de leurs gens les y ont suivis. On leur distribue des rations quotidiennes d'une livre et demie de maïs, plus trois livres de viande par semaine; aux enfants l'on ne donne qu'une demi-livre de maïs et une livre de viande; les chefs reçoivent un supplément de thé, de café, de condiments, de légumes, de savon, etc. Et cela ne se fait pas seulement à Tlotse-Heights. D'après les rapports officiels, il y a, dans les quatre districts du Lessouto, sans compter celui de Quthing, 6,490 personnes, hommes, femmes et enfants, qui continuent à rester sur les bras du gouvernement de la colonie, parce qu'ils ont pris fait et cause contre leurs compatriotes; 353 d'entre eux forment des agglomérations semblables à celles de Tlotse-Heights, autour de trois autres magistrats, à Maseru, Mafeteng et Mogale's Hoek. Quel est leur avenir? Pourront-ils, oseront-ils, voudront-ils jamais rentrer chez eux? Voilà précisément un des nœuds de la question politique du Lessouto.

Il faut une petite heure à cheval pour aller de Tlotse-Heights à la station de Lérivé. On vise un angle de la montagne de Lérivé; on traverse une petite rivière, et après avoir contourné quelques rochers, l'on aperçoit le beau site choisi par M. Coillard pour sa station. C'est une anse dans le plateau de la montagne de Lérivé; la muraille de rochers qui forme comme une courtine entre deux bastions cyclopéens s'élève

sur un talus de verdure ; la maison, située au fond d'un jardin composé des arbres les plus divers, une église en pierres de taille, à baies ogivales, un petit village à maisonnettes alignées et propres, devaient former, en effet, la plus jolie station du Lessouto. Aujourd'hui, le village est en ruine, une des assises de l'église s'écroule, le jardin est un fourré délaissé, dans la maison campent, temporairement et presque sans meubles, M. et madame Marzolff : le tout a l'aspect d'une grandeur déchue. La guerre a passé par là.

Nous jouissons d'un dimanche tranquille ; une trentaine d'auditeurs paraissent égarés dans la grande nef de l'église. C'est que tous les habitants de l'ancien village de la station sont au camp. M. Coillard aura de la peine à rassembler son troupeau avant de le quitter pour le Zambèze. On le dit en route pour le Lessouto, par la voie de Natal, si désastreuse pour les attelages de bœufs. Quand il sera rentré, la famille Marzolff remontera dans un wagon, pour aller on ne sait encore où ; leur odysée dure depuis que la guerre les a fait partir du Griqualand-East.

Lundi matin, après avoir serré la main de nos amis, nous admirons une dernière fois, le pied déjà dans l'étrier, le profil dentelé des Witte-Bergen, au delà du Calédon, dans l'État-Libre ; puis, nous reprenons le chemin de Tlotse-Heights. Au delà de la Tlotse nous contourrons cette fois-ci la base orientale de Tsikoane, en nous dirigeant droit sur le col qui sépare la vallée de la Tlotse de celle de la Phuthiatsana. On aperçoit cette échancrure de l'angle de Tsikoane. Nous faisons de nouveau halte au bord de la petite rivière mentionnée plus haut, mais à plusieurs kilomètres en amont de la station catholique que l'on n'aperçoit pas de là. Pendant que nous montons en zigzags sur le col, trois jeunes gens en descendent ; ils poussent devant eux un cheval blanc, montrant les côtes et portant quelques couvertures neuves ; les trois garçons sont habillés tout de neuf à l'européenne, les bottines, d'où sortent des bouts de chaussettes, sur l'épaule.

Lorsqu'on croise quelqu'un, les chevaux s'arrêtent tout seuls, si on les laisse faire. Faisons donc subir à nos voyageurs l'interrogatoire d'usage : *Le éa kae?* — *Ha Molapo* (tout le pays au nord de la Tlotse)? *Letsua kae* (d'où venez-vous, litt., d'où sortez-vous)? — *Taïmaneng*. Nous faisons de la géographie. Mais je vous défie de trouver cette ville sur une carte d'Afrique. *Taïmaneng* est la prononciation sessouto, avec terminaison locative du mot anglais *diamond*, et désigne Kimberley avec ses mines de diamants. Beaucoup d'indigènes y vont en pagne de cuir et en vieille couverture râpée, s'y mettent au service des exploiters, et en reviennent après un ou deux ans de travail avec un costume européen, quelques mots d'anglais et de boer, un petit magot bien modeste, de quoi se procurer une femme tout juste : voilà pour le dehors. Souvent, hélas! ils sont partis aussi honnêtes qu'un païen peut l'être, et ils reviennent civilisés à la façon coloniale, corrompus, ivrognes et voleurs.

De l'autre côté du col, on descend sur la Phuthiatsana. Ce nom, qui semble être un diminutif de *phuthi*, nom d'une antilope de montagne, est donné à deux rivières du Lessouto ; l'une passe au pied de Thaba-Bosigo, et se jette dans le Calédon à l'angle nord-est de Kémé ; l'autre coule au nord de Cana. Les Anglais ont essayé d'appeler la première le petit Calédon, M. Arbousset l'a dotée du nom de Saule (1) ; mais on ne fait pas plus violence aux dénominations géographiques qu'au génie des langues. Le nom de Phuthiatsana est seul employé pour les deux cours d'eau. Une heure après nous mettons pied à terre devant la station de Cana.

M. Kohler construit un nouvelle maison. Ceci n'est pas une figure de rhétorique ; cela signifie que deux hommes font les briques, le soleil les cuit, et M. Kohler manie la

(1) Quand MM. Arbousset, Casalis et Gosselin sont arrivés au Lessouto, cette rivière était couverte, de même que le Calédon, de saules superbes qui ont complètement disparu. (Note des Réd.)

truelle et élève les murs. Du reste, l'ouvrage est assez avancé; les chevrons de la toiture sont prêts, et l'été prochain la famille Kohler pourra quitter la petite maisonnette dont il était temps d'élargir l'espace et de déployer les couvertures. Une soirée passe vite au sein d'une heureuse famille comme l'est celle de Cana.

Mardi matin, nous repartons. Il ne faut que quatre bonnes heures pour aller de Cana à Thaba-Bosigo; M. Kohler nous indique en outre une traverse; au lieu de longer vers l'est la montagne de Cana, de monter sur le plateau et de passer au pied de Sefikeng, il nous conseille de grimper droit derrière la station, de tourner l'étroite vallée de Tebetebeng, de passer ensuite dans celle de Teyeteyaneng, d'où l'on parvient aisément sur le plateau au nord de Thaba-Bosigo.

La « spéculation » nous tente. Nous suivons assez bien la première partie du programme; nous franchissons sans encombre la Tebetebeng; ce nom signifie un endroit où l'on s'enfonce, parce qu'il est arrivé, dit-on, que des cavaliers se soient enlizés dans le sable fin qui forme le lit de cette rivière. Nous passons par la vallée de la Teyeteyaneng; et, arrivés sur une pente du plateau, auprès d'un petit torrent, nous dessellons. La fatigue du cheval que l'on ne saurait éviter au Lessouto est amplement compensée par les haltes indispensables à la bête. Etendu dans l'herbe séchée sur tige, on respire un air de montagne, chargé le plus souvent, à cette saison, du parfum âpre de l'absinthe; le mince torrent qui s'est creusé une rigole dans la roche vive, y glisse silencieusement comme un interminable serpent, dont les écailles humides étincellent au soleil; plus loin, arrêté par une veine trop dure, il s'étale en nappe et se déverse par une petite cascade sur une couche inférieure; sauf ce murmure et le bruit paisible que font les chevaux en grugeant les chaumes craquetants des graminées, le silence est parfait. Le corps se laisse vivre, et la pensée s'en va librement rejoindre les bien-aimés en Europe. La tradition veut qu'une halte dure

vingt minutes. Trois quarts d'heure ne me semblent pas trop longs pour l'homme et la bête, dans un pays où le temps n'est pas encore de l'argent.

Le plateau entre Teyeteyaneng, Sefikeng, Bérée et Thaba-Bosigo n'est pas uni. Outre les grandes entailles marquées sur notre carte, il y a de nombreuses crevasses agrandies par érosion. Nous perdîmes notre direction dans ce dédale, et au lieu de rester sur la hauteur, nous finîmes par dégringoler d'un éboulis de blocs de toutes dimensions dans un ravin. Quelque 300 mètres plus bas, le ravin débouche dans un large vallon cultivé. Des femmes revenant des champs nous apprirent que nous étions à Thupa-Kubu. Force nous fut de parcourir cet entonnoir qui doit bien avoir 8 kilomètres de longueur. L'issue se rétrécit au goulot; c'est une gorge sauvage, jonchée de gros rochers, mais un de ces rares endroits du Lessouto, où la végétation arborescente n'a pas encore complètement disparu. Cinq ou six fois, il faut traverser le torrent pour sauter, de saillie en saillie, ou pour grimper sur des rochers où même les chevaux de ce pays posent le sabot avec précaution, et dévaler ensuite sur des pierres roulantes. Nous avons dit qu'une vue d'ensemble de la chaîne des Maloutis offre peu de pittoresque proprement dit; il faut s'aventurer dans le massif de ces montagnes à formes bizarres, pénétrer dans les gorges, monter sur les terrasses pour éprouver et pour apprécier le charme particulier de ce pays.

Plusieurs fois notre défilé semblait se fermer devant nous comme une impasse; enfin un nouveau tournant nous plaça soudain sur la rive droite de la Phuthiatsana, en face de Thaba-Bosigo. A droite, la large ouverture de la vallée nous permettait d'apercevoir Kémé; à gauche, au fond de la vallée, se dessinait la singulière colline de Kéloane; son sommet est formé par un immense pilier coiffé dont la tête a de profil, quand on y met un peu de bonne volonté, la forme d'un crocodile.

M. Jousse n'est plus à Thaba-Bosigo, hélas ! Tout est encore dans le même ordre parfait dans tout l'enclos de la station ; avec un jeune ménage, la maison semble même avoir rajeuni. Mais on n'est pas encore fait à séparer la présence de M. Jousse et Thaba-Bosigo. Le lendemain matin, M. D. Keck nous accompagna jusqu'au village de Job, au pied du versant occidental de la montagne de Thaba-Bosigo. Cette montagne historique est un plateau à pans assez raides, isolé du massif général. Moshesh en avait fait sa forteresse, réputée inexpugnable ; et comme il y a des sources sur le plateau, elle l'est, en effet, pour une armée dépourvue d'artillerie. C'est là que l'audace du conquérant cafre, Mosselekatsi, s'est brisée, et que ses assauts répétés ont été écrasés sous une pluie de rochers ; même les Boers, en 1866, malgré de forts canons, ne se sont pas rendus maîtres de la montagne de Moshesh. Les restes du grand chef y reposent, et, de temps en temps, l'un ou l'autre de ses fils va égorger un bœuf sur la tombe de Moshesh pour se concilier les mânes du héros. Mais aucun chef important n'y réside. Massoupa a bâti son village près de Kéloane, au pied de la montagne de Moshesh.

De Thaba-Bosigo à Morija, on longe les contreforts des Maloutis, du nord au sud. C'est une distance de quatre heures à cheval. Nous dessellons une dernière fois au delà de la montagne de Kuku, après avoir passé devant l'ouverture de la vallée d'où sortent les deux ruisseaux dont le confluent forme la rivière de Korokoro. Il n'y a pas cinquante ans, on chassait encore le lion sur Kuku ; des troupeaux d'antilopes pâturaient alors dans les vallées. Les armes à feu ont exterminé tout ce gibier. Ce n'est que la g^{ent} ailée, plus difficile à atteindre et de trop mince profit, qui soit encore représentée par un assez grand nombre d'espèces et d'individus. On remarque surtout le secrétaire, traversant avec la gravité d'un employé de la police, à pas mesurés, les prairies, généralement en société de sa compagne, redressant

fièrement sa belle huppe et cherchant des serpents. A partir de Kuku, il vaut mieux contourner Thaba-Chicha par l'ouest. Nous passâmes à tort par-dessus cette montagne, descendîmes dans la vallée du Lerato, et rentrâmes à M le soleil étant encore aux deux tiers de sa course.

Cinq jours de marche et deux jours de repos nous ont suffi pour faire cette rapide tournée. Pendant ces cinq jours, nous avons passé trente heures onze minutes en selle, en décomptant le temps du dessellage. Prenant comme allure moyenne 8 à 9 kilomètres à l'heure, la distance parcourue équivaudrait à environ 255 kilomètres. Ils se décomposent ainsi : 72 kilomètres de Morija à Mabouléla; 60 kilomètres de Mabouléla à Lérivé; de là à Cana 44 kilomètres, et 45 kilomètres, y compris nos détours, de Cana à Thaba-Bosigo, d'où l'on peut compter environ 34 kilomètres jusqu'à Morija.

Si le pays vous intéresse, et si vous ne craignez pas la fatigue, nous pourrions faire, pendant les prochaines vacances, une tournée semblable dans le Bas-Lessouto.

F. HERMANN KRUGER.



DISCOURS PRONONCÉ A LONDRES PAR M. SAUL SOLOMON
MEMBRE DU CONSEIL LÉGISLATIF DU CAP

Les indigènes du sud de l'Afrique n'ont jamais eu un ami plus dévoué, un champion plus capable que M. Saul Solomon. Pendant plus de trente ans, il leur a rendu de grands services dans le Parlement du Cap. Le besoin de reprendre des forces l'ayant amené en Angleterre, le Comité de la *Société pour la protection des Aborigènes* s'est réuni en novembre pour le remercier de ce qu'il a fait pour la cause de l'humanité et de la justice, pour l'entendre expliquer l'origine de la guerre qui a produit tant de désastres dans notre Mission,

et dire quelles raisons il a d'espérer qu'un meilleur avenir se prépare pour elle. Après tout ce que nous avons publié là-dessus, cette question offre encore un intérêt trop poignant pour que nous ne nous estimions pas heureux de pouvoir reproduire les réponses de M. Saul Solomon aux questions qui lui ont été faites par des hommes tels que lord Stanley, M. Forster, l'alderman Fowler, M. Froude, M. Buxton, M. Mac Arthur et d'autres membres du Parlement présents à la séance convoquée par M. Chesson, le secrétaire de la Société. Nous regrettons de n'avoir eu connaissance de ce qui s'y est fait et dit que par le numéro de février du journal intitulé *l'Ami des Aborigènes*.

Ainsi que son nom a dû le faire supposer, M. Solomon est Israélite de naissance. Après avoir résidé à Sainte-Hélène, ses parents s'établirent au Cap, comme il était encore très jeune, et il y fut converti à la foi chrétienne avec toute sa famille, par le ministère du docteur Philip. Deux de ses frères sont devenus de zélés missionnaires.

Voici les principales parties de son discours :

« Messieurs, vous n'avez fait que me rendre justice en disant que pendant toute ma carrière je n'ai été mû que par les sentiments les plus purs chaque fois qu'il s'est agi des rapports qui devaient exister entre les colons et les tribus indigènes. Mon principe a toujours été : justice pour tous, sans distinction de croyance, de classe, de couleur. Dans l'allocution que l'on vient de m'adresser, on a fait allusion à la politique fatale qui a fait cesser les bonnes relations des indigènes avec les colons du Cap. Pendant vingt ans, ou à peu près, nous avons eu une paix qu'on pourrait appeler profonde, bien que, durant cette période, quelques lois oppressives eussent été promulguées. Elles étaient appliquées avec modération et d'une manière judicieuse, ce qui explique qu'elles n'aient pas produit beaucoup d'irritation parmi les natifs. Ils faisaient, malgré tout, des progrès satisfaisants et il n'y eut pas de rupture entre eux et la colonie.